tant de sollicitude sur les intérêts de ses sujets, sera punie avec toute la sévérité des lois.

Voici la publication de la *Gazette d'Etat* :

« Il est de notoriété publique que S. M. I. le Sultan, notre clémont souverain, a toujours mis le plus grand prix à l'exécution des principes du système réformateur dans tous les états de l'Empire ottoman, sans exception, pour porter à la perfection le bien-être et la sécurité de ses sujets et l'état prospère de ses Etats, ainsi que le succès des affaires importantes et des intérêts les plus chers de son gouvernement impérial.

« C'est pour chercher et prélever les moyens les plus propres à la mise en pleine vigueur des intentions toutes paternelles et des idées toutes justes que réclament les beaux principes du *Tanzimat-Hairié*, que LL. EExc. Ismet pacha et Sami pacha ont été chargés de la haute mission de faire des enquêtes sur la conduite des affaires publiques, l'un dans l'Anatolie, et l'autre, avec le grade de Vézir auquel il vient d'être promu, dans la Roumélie.

« Ces hauts commissaires-généraux qui ont reçu des instructions tant patentes que secrètes, ainsi que des pouvoirs amples et suffisans, partiront dans peu de jours pour les lieux qui leur ont été désignés.

« Leur mission est de faire des enquêtes minutieuses dans les provinces qu'ils seront dans le cas de parcourir, d'empêcher toutes les contraventions au système réformateur, en en punissant exemplairement les auteurs, et de redresser tous les jugemens rendus et les affaires existantes selon un esprit contraire aux exigences de la Charte de la Réforme. Nous nous empressons, ainsi, de porter à la connaissance du public, l'importante mission dont LL. EExc. Ismet pacha et Sami pacha sont chargés, afin que les employés du gouvernement impérial dans les provinces, une fois prévenus, ne se détournent pas de la ligne de conduite probe et honnête que nous exigeons d'après la Réforme, s'abstiennent de commettre des infractions aux nouveaux réglements adoptés, s'ils ne veulent tomber sous une grave responsabilité qui leur attirera, certes, la répression supérieure, et en conséquence les peines voulues et infligées par la loi.

« A la suite des recherches profondes qui viennent d'être faites, nous apprenons que certains employés et fonctionnaires du gouvernement Impérial, contrairement à leurs devoirs les plus rigoureux, ne transmettent pas en temps dû au trésor Impérial les impôts perçus et autres deniers du gouvernement, et que quelques autres employés s'en rendent débiteurs envers le trésor, tandis que quelques uns d'entr'eux les retiennent pour en faire pour leur compte un commerce illicite.

« L'on sait que des malversations pareilles sont en contravention directe avec les devoirs imposés par les fonctions publiques, et contraires à l'honnêteté et à la probité qu'elles exigent ; ne pouvant pas être nullement tolérées, des instructions expresses à l'égard des employés de cette catégorie avaient été adressées, il y a quelque temps, aux fonctionnaires des provinces. Ainsi il est évident que ceux des employés qui seront trouvés une conduite répréhensible dans la gestion des affaires publiques qui leur sont confiées, encourront sans délai les pénalités requises par les nouveaux réglemens. Et ceux des habitans des provinces qui, sans être accusés de malversations, ne remettront pas aux percepteurs et receveurs impériaux les impôts fixés et loyaux qu'ils sont tenus de payer, conformément aux lois en vigueur, assumeront la plus grande responsabilité.

« Nous ne pouvons nous empêcher de répéter que les employés et fonctionnaires du gouvernement doivent inspirer de la confiance et s'en rendre dignes par leurs actes. L'action de détourner les deniers publics à son profit n'étant, par conséquent, être considérée que comme une trahison, un vol infâme. Or, ceux des employés qui se trouveront accusés d'actes aussi illicites, subiront un jugement et la condamnation ordonnée par les nouveaux réglemens. Un procès-verbal judiciaire en sera dressé et la dette du coupable envers le gouvernement provenant de ses malversations, sera fixée et notée au pied du procès-verbal, qui sera signé par le même après avoir été ignominieusement dénoncé de ses fonctions; la dette ci-dessus gouvernement sera remboursée sur la vente publique de ses biens meubles et immeubles. Et après cette première condamnation, il sera envoyé à Constantinople, soit accompagné par un employé préposé à sa garde, soit les pieds et poings liés, si surtout sa faute est suffisante pour subir jd un nouveau jugement sur ses conduite et être condamné aux peines personnelles voulues par la loi.

« Tel est l'esprit des instructions supérieures données aux hauts commissaires-généraux de l'Anatolie et de la Roumélie. Nous les rendons publiques pour l'information de qui de droit, et pour exhorter tous les fonctionnaires à ne pas dévier du droit chemin de l'honnêteté et de la probité, et les prévenir de la grande pénalité qu'ils subiront, s'ils se trouvent accusés d'actes repris par les lois. »

Lorsque M. Conéménos, nommé gouverneur de l'île de Samos, a quitté Constantinople pour aller prendre possession de son poste, nous avons rendu justice à ses qualités. Nous pensions qu'en faisant connaître l'homme et le fonctionnaire tout à la fois, les Samiens s'estimeraient heureux du choix que venait de faire le gouvernement impérial, et qu'ils le remercieraient de leur avoir donné pour chef un administrateur qui ne peut avoir d'autre but, d'autre ambition que de se rendre digne de la bienveillance de S. M. I. le Sultan, en travaillant de toutes ses forces à la tranquillité et au bien-être des populations confiées à ses soins. Il n'en a pas été ainsi : les desseins de quelques intrigans l'ont emporté sur la raison et les intérêts de cette province. Le langage si sincère, si noble, si sage qu'ont tenu le nouveau gouverneur et le pacha qui commande les troupes impériales de l'île, n'a pas été écouté jusqu'ici. Après avoir lu les deux allocutions qui suivent, est-il personne, pourvu de son bon sens, qui puisse comprendre la folle conduite des Samiens, ou du moins de ceux des habitans de l'île qui méconnaissent de la sorte les magnanimes intentions de S. M. I. le Sultan, qui, alors même qu'ils se rendraient coupables envers sa souveraine autorité, n'a jamais cessé de faire preuve envers eux de la plus grande mansuétude? Est-ce ainsi qu'ils se montrent reconnaissans de tant de bontés et des témoignages de sollicitude que son gouvernement impérial leur donnait naguère encore en modifiant leur statut organique! Qu'espèrent-ils en persistant dans leur inconcevable endurcissement? Leur pays n'a-t-il pas assez souffert de leur esprit d'insoumission, de leurs troubles? Veulent-ils ajouter à ses souffrances en forçant la S. Porte à les châtier afin de faire respecter ses trop justes décisions pour assurer le règne des lois, et rendre aux paisibles habitans de l'île la sécurité et la paix que le Sultan doit à tous ses sujets? Le gouvernement veut, c'est son droit et son devoir, que le nouveau gouverneur qu'il a investi de sa confiance, entre en fonctions sans retard; il veut qu'il soit respecté comme il mérite de l'être; et sur ces deux points, comme sur toutes les décisions ultérieures qu'il croira devoir prendre pour sa propre dignité et l'intérêt de l'île, on peut être sûr qu'il ne faillira pas. Que les bons et honnêtes habitans de Samos s'éloignent des intrigans, qui ne peuvent que faire du mal à leur pays, et ces derniers se voyant dans l'isolement et si peu nombreux, renonceront à leurs coupables projets de désordres, ou recevront la prompte punition de leur conduite. Dans aucun cas, leurs mauvaises passions ne prévaudront contre l'inflexible volonté du pouvoir souverain, qui ne permettra jamais que ses ordres, qui n'ont pour objet que le bonheur des populations, soient méconnus. Nous espérons que, mieux conseillés par leurs intérêts, les Samiens abandonneront la voie où ils se sont engagés sans motif raisonnable, et que nous apprendrons bientôt qu'ils sont revenus aux sentimens de sujets soumis et dévoués. La prospérité de leur pays ne peut venir que de leur entente avec leur gouverneur qui, nous ne cesserons de le dire, n'est et ne peut être que le représentant fidèle et zélé des intentions de la S. Porte. Qu'ils lui accordent leur confiance et leur concours, et le bien que tout le monde désire se fera sans aucun encombre.

Allocution *de M. Conéménos aux députés des cantons de Samos, réunis à Fathi, le 12/24 décembre* 1850 :

Samiens,

Ainsi que vous l'avez entendu par la lecture de l'ordre Vézirieł, jusqu'à ce que S. A. le prince Callimaki, votre prince définitif, puisse venir et prendre les rênes de sa principauté, S. M. I., notre auguste souverain et maître a daigné m'en confier le gouvernement.

Vous savez avec la conviction puisée dans la pureté de mon cœur, la sincérité de mes sentimens, que, pendant l'absence du prince, je ne serai que l'organe impartial et consciencieux des intentions bienfaisantes du gouvernement de S. M. I. le Sultan, qui ne vise qu'à un bien-être des habitans de cette île.

On a tenu plusieurs propos sur ma nomination; vous avez entendu beaucoup de jugemens contre moi. J'espère que tous ces bruits seront démentis par les faits. Et ceux qui les ont répandus, seront honteux un jour de cryer, deveuus les instrumens d'une haine et malveillante intrigue, contrairement peut-être à la voix de leur conscience, ils ont accusé, sans le connaître, l'homme élu pour vous gouverner.

Cette circonstance, je l'avoue, m'a profondément ému; mais, pour que je pouvais être pour pressionné de pareilles intrigues, mais parce que j'ai remarqué que ceux qui dirigeaient votre députation à Constantinople, oubliant le véritable but de leur mission et mêlé par des intérêts particuliers, se laissant à des personnalités de cette sorte. C'est ainsi pourquoi le gouvernement impérial, justement blessé dans sa dignité et s'avant que sa bonté était méconnue, a remis la réalisation des améliorations que, dans l'intérêt de votre patrie, j'ai cru nécessaire de lui soumettre. Il a daigné néanmoins me donner l'assurance que les vœux du peuple, dont je suis le seul pris en considération, lorsque avec ordre et sagesse, c'est-à-dire avec un véritable patriotisme, ces vœux seront soumis au gouvernement impérial par la voie de son organe légal, votre caimakam.

La preuve la première et la plus éclatante des informations mensongères que l'on vous transmettait, c'est que, pendant que j'implorais la clémence du gouvernement impérial pour ceux qui avaient pris part aux derniers événemens, ou qui avaient les armes à la main, on vous écrivait que je venais de les faire saisir et conduire au bagne. Pur mensonge et calomnie! Aussi me voici prêt à me jeter dans vos bras et d'aller avec vous, seul et désarmé, au centre de votre île, ayant une pleine confiance en votre patriotisme et en la générosité du caractère du peuple de Samos.

Non, Samiens, je ne viens pas pour opprimer, ni pour devenir l'instrument de quelqu'intention ambitieuse que ce soit. Je viens, au contraire, établir, au nom du gouvernement impérial, l'ordre et la tranquillité, et devenir, s'il est possible, l'organe des bienfaits d'une administration impartiale, légale, juste. Je viens protéger les privilèges qui vous ont été accordés par S. M. I. le Sultan Mahmoud, de bienheureuse mémoire, et qui ont été confirmés par S. M. I. le Sultan Abdul-Medjid, notre seigneur et bienfaiteur. Pour remplir cette mission, j'invite, comme envoyé de la Sublime-Porte, comme représentant, et dans la pleine conscience de ma responsabilité, tous les habitans de l'île, à respecter, s'ils aiment leur patrie, les ordres du gouvernement impérial.

Le peuple de Samos doit fermer l'oreille aux insinuations mensongères, dictées par de mauvaises intérêts particuliers, et apprécier les intentions bienfaisantes du gouvernement impérial, et réunissez-vous autour de moi pour m'aider et me guider dans le but d'obtenir la réalisation de vos vœux.

Je suis étranger à votre pays et à vos divisions, si par malheur il en existe. Je viens le cœur ouvert et avec une pleine confiance en vous. Je suis le gouverneur du peuple entier, je ne serai jamais l'homme d'un parti. Une seule pensée me guide : remplir fidèlement mes devoirs envers le gouvernement et protéger les intérêts publics. C'est vers ce but que se concentrent tous mes vœux, ma gloire, mon avenir. Et je n'ai d'autre désir que de pouvoir un jour quitter votre patrie en laissant ses habitans un bon souvenir et en emportant leurs bénédictions. C'est la seule récompense qui m'intéresse.

Entourez donc votre gouverneur dans un même esprit d'ordre et de bonne intelligence, dans un même sentiment de patriotisme et S. M. I., notre auguste souverain et maître, apprendra sous peu, que ce peuple est digne de ses bienfaits. En un mot, montrez, par la sagesse de votre conduite, que vous respectez le gouvernement impérial, donnez ainsi un démenti à vos ennemis qui ne cherchent que l'occasion de vous accuser, et sauvez par là votre patrie.

Allocution *de S. Exc. Moustapha pacha, général de brigade commandant les troupes impériales à Samos, le 12-24 décembre* 1850 :

Samiens,

Il y a plus d'un an que vous êtes dans le désordre, Ecdin S. M. I. notre auguste souverain et maître a nomme le prince Callimaki bey de votre île, et lui a choisi pour lieutenant M. le chevalier G. Conéménos, personne distinguée par sa famille, les services qu'il a rendus au gouvernement impérial, et par son caractère noble, indépendant, droit et juste.

Samiens, voici votre gouverneur, qui pourra être, par votre concours, votre bienfaiteur. Vous devez le respecter, obéir à ses ordres et l'appuyer dans toutes les occasions. L'anarchie et le désordre sont la ruine des populations et des pays. Souvenez-vous de l'ancienne ville de Samos dont les débris sont sous vos yeux et du fait de Périclès! La subordination et le bon ordre font le bonheur et la prospérité des peuples.

Notre auguste souverain le Sultan ne désire rien tant que la prospérité des peuples que la Divine-Providence a placés sous son sceptre puissant. Ne prêtez donc pas l'oreille aux intrigans qui complotent votre ruine. Vous avez de grands privilèges, sachez en être dignes par la prudence, le bon ordre, l'obéissance et la fidélité aux ordres souverains. Voilà l'occasion de vous montrer sujets fidèles, de sauver votre patrie, et de vous rendre dignes de l'affection de votre empereur et seigneur le Sultan.

La chose, hélas! est bien certaine : le correspondant de la *Concordia* de Turin est notre ennemi intime et s'évertue à nous faire un mauvais parti. L'autre jour, il nous mettait aux gages d'une puissance étrangère, le malicieux qu'il est, et aujourd'hui (numéro du 11 décembre), c'est pire encore. C'est peu qu'il dise de nous que nous sommes

Un homme de moyen âge
Tirant sur le grison,

il dit aussi que nous faisons *chorus*, sans doute pour des desseins pervers, avec deux journaux sardes que nous n'avons jamais lus et dont nous ne soupçonnons pas même l'existence, le *Catholico* et l'*Armonia* ; et que nous sommes en parfaite intelligence avec ceux de France et de Rome pour le même but.

Que ne sait point ourdir une *plume* traitresse
Par sa pernicieuse adresse!

Ce n'est pas tout : il ajoute, le perfide, que notre journal fait l'effet sur nos lecteurs du bâton de Saïd pacha, du sabre de Riza pacha et du canon de Moustapha Zarif pacha (textuel), que nous enveloppons sans cesse d'un nuage d'encens. Nous promettons une récompense honnête à quiconque comprendra le sens de ce *réfus* et nous dira en quoi il nous est applicable. Ce que nous y voyons de plus clair, c'est que le correspondant, s'il ne se pique pas d'être poli, veut du moins faire de l'esprit, à l'imitation de l'âne de la fable à propos du quel le poète dit en guise de morale :

Ne forçons point notre talent ;
Nous ne ferions rien avec grâce :
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant.

Le correspondant de la *Concordia* ressemble un peu trop peut-être à la plus belle fille du monde, mais ce ne peut point nous être un motif d'en prendre la moindre humeur. On est mal avisé quand on donne de l'importance à ce qui n'en doit pas avoir, à ces *Aonymes honteux*, esprits du dernier ordre,
Qui n'étantbons a rien, *cherchent* sur tout à mordre.

Ce n'est pas que dans leurs correspondances, ils ne se donnent de grands airs : ils font la leçon aux hommes d'état, assistent aux conseils ministériels, aux audiences impériales, divulguent les secrets qu'ils inventent, font litiere des réputations qui valent mieux que la leur, règlent le sort des nations et annoncent la fin du monde si l'on ne se conforme à leurs magnanimes décisions.

C'est *prédire* beaucoup : mais qu'en sort-il souvent?
Du vent,

qui marche de concert avec une petite bande de calomnies plus ou moins drolichonnes: la lettre du correspondant de la *Concordia* en est la preuve. Il va de soi qu'en tout ce que nous venons de dire, il n'y a et ne peut y avoir un *iota* à l'adresse des correspondans qui, estimant le public à l'égal d'eux-mêmes, n'écrivent que ce qui est approuvé par leur conscience honnête et éclairée.

Un mot seulement pour justifier et nous faire pardonner la pédanterie de nos citations : c'est le langage de Lafontaine parlant des bêtes.

Mardi dernier, le conseil des ministres s'est réuni à la Porte, sous la présidence du Grand-Vézir.

Par ordonnance impériale, en date du 4 de ce mois :

Osman bey efendi est nommé membre du conseil de l'instruction publique.

Rédjaï efendi, directeur du *Moniteur Ottoman*, est nommé membre du conseil de l'instruction publique.

Remzi efendi, ex-directeur du bureau des protocoles du conseil d'état, est nommé mudir de la Mecque.

Midat efendi, ex-chef du bureau des protocoles du conseil d'état, est nommé directeur du même bureau.

Védjihi efendi, membre du bureau des protocoles du conseil d'état, est nommé chef du même bureau.

NOUVELLES DIVERSES.

Mardi dernier, le Grand-Vézir s'est rendu au palais impérial de Tchéragan, et a eu l'honneur de travailler avec S. M. I. une partie de la journée.

— Aujourd'hui, sir Stratford Canning, ambassadeur d'Angleterre, s'est rendu à l'hôtel du Grand-Vézir, où se trouvait déjà le ministre résidant des Etats-Unis d'Amérique, et a eu une conférence avec ces deux hauts fonctionnaires.

— Ainsi que nous l'avions annoncé dans notre précédente feuille, Izmet pacha, inspecteur-général des provinces de l'Anatolie, est parti dimanche dernier pour Smyrne à bord du *Tairi-Bakri*, bateau à vapeur de l'Etat. Des ordres sont venus pour de retour, nous savons dit également, il sera mis à la disposition de l'inspecteur-général des provinces de la Roumélie, Sami pacha, qui se rendra à Salonique.

— Nous avons le regret d'annoncer qu'Emin efendi, drogman du Divan impérial, qui était en mission en Syrie, et dont nous avons annoncé dernièrement l'arrivée à Smyrne, en vertu d'un congé du gouvernement, est assez sérieusement indisposé dans cette ville, ce qui l'a empêché de continuer sa route pour Constantinople. Nous espérons néanmoins que son indisposition n'aura pas des suites fâcheuses.

— L'honorable George P. Marsh, ministre résidant des Etats Unis d'Amérique, est parti, mardi dernier, avec Mme Marsh et tous les membres de sa famille, à bord du bateau à vapeur autrichien le *Schild*, pour un voyage en Egypte et en Syrie.

— M. le docteur Loval, un des plus anciens membres de l'intendance sanitaire de Constantinople, vient d'être décoré du *Nichan-Iftikar* en brillans, en récompense de ses bons et loyaux services.

— Vous nous négligez un peu, dit le baron, en lui serrant la main

— Prenez garde Monsieur, ajouta Wilhelmine; je crois que mon père va vous chercher querelle pour votre long tête-à-tête avec la science. Vous lui devez plusieurs parties d'échecs.

— Vous aurez sans doute, dit le baron, éclaté par l'analyse quelque point de physique, et vous en aurez fait un mémoire pour l'Académie ?

— Je ne me suis occupé de rien depuis ma maladie, répondit Edouard. Je suis dégoûté de la science !

— Vous ne parlez pas sérieusement, dit le baron. C'est là ce qu'est votre avenir, votre gloire peut être ?

— La gloire! c'est le bruit. Mais qu'est-ce que la gloire du savant? Un nom inscrit dans un livre oublié au fond de quelques bibliothèques ! C'est une bien chétive et bien douteuse immortalité ! Encore faut-il l'acheter en étouffant toutes les passions du sang dans tous les élans du sang coeur, pour n'avoir et ne creuser désormais qu'une pensée unique, la science ! Je ne me mutile pas ainsi moi-même ! Mieux vaut encore la vie du lazzarone que celle du savant !

— Et la joie des grandes découvertes, répliqua le baron, la compenses-vous pour cela ?

— Les grandes découvertes !... le hasard en n'fait plus que la science. Je comprends qu'autrefois l'astrologue se séparât du monde et de la nature ! Trouver dans les astres l'énigme des destinées humaines et le secret de Dieu, cela valait la peine ! Le romanesque savant, l'alchimiste enfermé dans son laboratoire et cherchant le grand œuvre. S'il eût enfin trouvé de l'or au fond de son creuset, il était été le roi et le maître du monde ! Qu'un prix des mêmes faveurs quelques fous aient cherché le remède à tous les maux, la panacée universelle, passe encore ! Celui qui l'eût trouvé eût été salué comme un Dieu. Mais subir cette vie claustrale pour trouver comment la chaleur et la lumière peuvent résulter du mouvement des ondes de l'éther ! Excepté quelques têtes grises, qui importe au genre humain ? En jouissons-nous moins du soleil ?

Wilhelmine sourirait pendant cette fougueuse tirade.

— Mon père, dit-elle, je me proclame juge du camp et je vous déclare battu.

— Prenez garde, Monsieur Duroc, dit le baron; je crains que votre dégoût pour la science ne soit un retour vers les passions politiques.

— Je laisse à de plus puissants que moi, répondit Edouard, le soin de s'inquiéter des affaires publiques. Ce fut une erreur de ma jeunesse. A cette heure tout m'est indifférent en politique, les hommes et les idées !

— Mais alors quelle est donc cette ambition nouvelle ? dit Wilhelmine; tous les hommes en ont une.

— Peut-être bien, répondit Edouard avec mélancolie; que personne ne se mette devant mon soleil.

Le sens allégorique de ces paroles ne fut pas perdu pour celle à qui Duroc les adressait. Le baron n'y vit qu'une boutade, et dans son optimisme il ne s'aperçut pas de la préoccupation où elle intéressait sa fille. Edouard, plus intéressé, fut beaucoup plus clairvoyant. Lorsqu'il se retira il importât pour quelques jours de bonheur, dans la certitude d'avoir été compris.

Ainsi va l'amour, C'était d'abord une muette extase : voir l'objet aimé suffit alors pour rendre heureux. Puis c'est un ardent désir de révéler ces agitations intérieures à celle qui les cause. On ne lui demande pas encore de rompre le silence : être écouté suffit à l'amoureux pour la remplir d'ivresse; mais cette ivresse est courte : il faut enfin qu'il connaisse sa destinée. Comment se contenterait-il longtemps d'entrevoir son idéal dans une lointaine perspective, qui recule toujours devant lui ? Mieux valent les ténèbres de la nuit qu'une céleste vision qu'on ne peut atteindre, et dont on ne se souvient que pour maudire l'existence au réveil.

Edouard n'échappa pas à la loi commune. Bientôt ce ne fut pas rare pour lui de cette intimité dans laquelle il avait trouvé tant de charme, Il ne lui suffit plus de l'amitié de cette jeune fille, dont il avait apprécié le caractère ferme et les sentiments élevés. Désormais ce qu'il voulait d'elle c'était un amour absolu. Ce qu'il avait d'abord regardé comme un rêve devenait une nécessité de sa vie.

Ainsi qu'un pauvre moine, après avoir vu dans un songe son front ceint de la tiare, se débat vainement au réveil contre l'hallucination de la nuit, revient malgré lui dans toutes ses méditation à l'idée et au désir du pouvoir souverain, acquiert le sentiment de son génie dans la lutte contre le démon qui l'a tenté, marche désormais sans repos vers le but, l'atteint par la puissance de l'intelligence et de la ruse, devient pape et s'appelle Grégoire VII ou Sixte-Quint; de même Edouard mesura son amour et sa douleur, et lors qu'il comprit toute la puissance de sa passion, il lui sembla que Dieu ne pouvait pas permettre l'indifférence de Wilhelmine.

O lecteurs, qui de vous jettera la première pierre à la présomption de Duroc ?

Mais il comptait sans l'inflexible destinée. Dans la splendeur de sa passion nouvelle, il oubliait que déjà sa vie avait été brisée par les orages de la passion. Il ne pressait qu'au présent, qu'à l'avenir, comme s'il dépendait de la faiblesse humaine d'anéantir le passé. Et le passé, ce cramoisi implacable, se dressant derrière lui, tel qu'un fantôme vengeur, allait le réveiller en laissant tomber sur lui sa main de marbre.

VI.

Mme DE RÉALMONT.

Parmi les personnes attachées par des alliances à la famille de Lérmais, se trouvait la comtesse de Réalmont, bien connue dans les meilleurs salons de Paris pour son esprit et sa beauté. En vain le baron l'avait souvent pressée de venir faire la connaissance de Wilhelmine; un voyage en Provence était pour la comtesse un voyage de long cours, qu'on ne pouvait entreprendre sans les raisons les plus graves. Le capriee d'un médecin, qui s'était tourmenté de ses maladies imaginaires, et qui lui prescrivit de changer d'air, pour lui procurer quelque chose, lui rappela l'invitation du baron. Elle annonça sur-le-champ sa prochaine visite.

Mme de Réalmont suivit en effet sa lettre de très près. Elle devait passer un mois dans le Midi. Wilhelmine, chargée par son père des premiers soins de l'hospitalité, s'en était acquittée avec une gracieuse prévenance. De son côté, la comtesse s'était montrée simple et bonne, si bien que déjà il n'y avait plus entre elles aucune trace de la froideur d'une première entrevue.

Mme de Réalmont avait quitté son appartement et s'entretenait au salon avec Wilhelmine, lorsque M. de Lermais entra, tenant une lettre à la main.

— Je n'aurais pas à vous remercier, madame, dit-il, de l'honneur que vous faites à ma maison, si ce n'étaitpoint un voyage qui donnera une amie à Wilhelmine, qu'une circonstance toute particulière ferait de votre séjour chez moi une rencontre heureuse.

Tu devinas sans doute, Wilhelmine, Léopold est arrivé à Toulon; il m'écrit du lazaret. Dans huit jours, il sera avec de nous.

Léopold de Fraham, madame, est mon neveu : mais il est quelque chose de plus qu'un cousin pour ma fille; il est son fiancé. Vous comprenez l'embarras d'un homme chargé sont des apprêts d'un mariage. Vous ne me refuserez pas vos conseils.

Mme de Réalmont prit la main de Wilhelmine.

— Voilà qui va faire de nous deux bonnes et vieilles amies, dit-elle. Je suis bien heureuse, monsieur, de pouvoir vous être utile en une telle circonstance.

— Et d'abord, poursuivit le baron, dites à Wilhelmine qu'il n'y a rien de bien effrayant dans la mariage, quand on est sûre d'épouser un homme dont on est aimée, et dont le caractère éprouvé mérite toute estime. La voilà tremblante et confuse comme s'il s'agissait d'épouser un inconnu, il y a plus de dix ans que ce mariage est convenu dans la famille.

Saluant alors Mme de Réalmont, il laissa les deux femmes seules.

—Je connais, ma chère Wilhelmine, dit la comtesse, ce qu'un pareil moment a de solennel pour vous. Toutes les femmes sentent de même. Comme vous, je ne pus pas me défendre de quelque hésitation et de quelque émotion, en face du changement que le mariage doit apporter dans votre existence.

— Il n'en apportera point dans la mienne, répondit Wilhelmine, et c'est ce qui me trouble. Je vivrai aux mêmes lieux, avec les mêmes personnes. Depuis mon enfance j'ai regardé comme mon frère celui que mon père me destine; je n'espère pas avoir jamais pour lui d'autre affection que celle d'une sœur. Moi aussi je ne serai qu'un accident sans valeur dans sa vie : son esprit a dans la politique de plus vives préoccupations. Qu'arriverait-il alors si la femme se fatiguait un jour de ce qu'a suffi à la jeune fille? Je serais malheureuse, et c'est ce que je crains

— Vous êtes un enfant, répliqua Mme de Réalmont. Tous vos rapports changeront au contraire par le mariage. Un mari, qui aime d'amour une jeune et honnête femme, est toujours moins plus qu'un frère. Votre cousin ne demandera pas mieux que d'aller poétiser en Italie votre lune de miel; au retour vous obtiendrez facilement d'habiter une grande ville. Voilà donc une objection de moins contre votre mariage, celle de la monotonie de la vie de château. Ensuite, mon amie, ne croyez pas que l'amour soit jamais pour aucun homme une passion exclusive. Cela dure peut-être un peu plus chez les femmes; mais d'autres influences finissent toujours par prendre leur place dans notre vie. Ne vous exagérez donc pas ce que vous êtes en droit d'attendre d'un mari l'amour dans le mariage périt surtout par l'exagération.

Ch.-L. DE BEAUFORT.

(La suite au prochain numéro.)